

## En butte

Il s'était passé deux mois depuis que moi, Marc Mérian, bientôt 32 ans, j'avais commencé à chercher l'inspiration pour mon deuxième livre : j'avais remué ciel et terre, prié le Ciel – je suis athée, mais la situation était suffisamment critique –, relu l'entier de ma bibliothèque, consulté deux psychologues : il m'avait malheureusement fallu admettre que j'étais atteint du syndrome de la page blanche, cauchemar de tous les écrivains. Mon éditeur s'impatientait, j'avais perdu le sommeil et l'appétit. Bref, je butais inlassablement contre le mur.

Puis il y avait eu ce jour de mai, dans l'ascenseur, après une énième et infructueuse rencontre avec mon éditeur. Alors que je sortais de son bureau dans un état proche du désespoir, j'avais croisé Aloïs Villemont. C'était un écrivain assez respecté dans la maison, prodiguant volontiers ses conseils aux petits nouveaux et surtout la seule de mes connaissances qui avait acheté mon premier livre.

- Excusez-moi, Mr Villemont, vous avez déjà souffert du manque d'inspiration ?

- Bien sûr, mon petit, bien sûr ! Tout écrivain rencontre ce genre de problème.

Bon, déjà une bonne nouvelle, cela n'arrivait pas qu'à moi. J'avais retrouvé un peu d'espoir.

- Et vous avez une recette pour contourner « ce genre de problème » ?

À ce moment, il avait fermé les yeux et réfléchi une petite minute. Puis l'ouverture des portes de l'ascenseur l'avait comme réveillé et il m'avait répondu en sortant :

- Allez vous ressourcer à Montmartre, Mérian, coupez-vous de l'effervescence de la cité : la bonne société, mon petit (je le dépassais d'une bonne tête), nous enferme et nous empêche de laisser notre esprit vagabonder à la chasse aux idées.

*« Deux bocks pour la table 7, en vitesse ! » Le ton est sec, abrupt. Pourquoi suis-je encore dans ce cabaret qui pue l'absinthe, à servir dans le vacarme des accordéons, de prétendus artistes qui gaspillent ici leur maigre pécule ?*

*Parce que la patronne, c'est Patachou, MA mère, qui pense que ma place est à ses côtés. Je l'entends encore réciter sa litanie : « Encore à rêver de la grande vie parisienne ? Tu gagnerais ta vie comment ? Tâche déjà de servir les clients convenablement ». Est-ce possible d'avoir l'esprit étriqué de la sorte ? Ah, que j'aimerais être comme les pigeons du quartier : eux, au moins, ils sont libres d'aller où ils veulent.*

Deux jours plus tard, j'étais dans un métro plein à craquer, avec dans ma valise, quelques effets personnels et de quoi écrire. Rien de superflu, le strict minimum. Villemont m'avait donné l'adresse d'une chambre de bonne dans un cabaret, le Patachou. « Ce sera une thérapie, mon petit », avait-il ajouté, « l'électrochoc des cultures, si je puis m'exprimer ainsi ». Ça promettait.

*Chaque jour, se lever à six heures et demie du matin, pour aller chercher la bière et l'absinthe à l'épicerie de la rue Gabrielle, revenir, nettoyer la grande salle, vérifier les stocks, faire la plonge qui n'a pas été achevée la veille, s'occuper de mille et un petits détails, puis ensuite le plus ennuyeux : écouter Maman répéter avec les musiciens, lui redire encore et toujours que ça va très bien. Voir dès cinq heures et demie les premiers clients s'attabler déjà au bar. Et jusqu'à tard le soir, courir continuellement, se frayer un chemin parmi les tables, les chaises et surtout les clients, se faire entendre dans le brouhaha ambiant, avec seulement quelques rares et courts moments pour souffler... Une vie de fou !*

Je sortis du métro à la station Anvers pour me retrouver sur le boulevard Rochechouart. Un peu plus loin, j'empruntai le petit funiculaire rutilant et biscornu avec sa cabine haut perchée, pour me retrouver devant la Basilique du Sacré-Cœur, qui faisait briller ses rondeurs au soleil. Oh, Montmartre, foyer des artistes, terreau fertile pour la création, puisses-tu m'aider à sortir du cul-de-sac où je suis coincé ! Je demandai mon chemin à une petite vieille qui promenait son cabas. Enfin, j'arrivai devant le Patachou.

C'était un joli petit cabaret et à l'intérieur semblait régner une jolie ambiance festive. Je poussai la porte : aussitôt une odeur âcre de fumée de cigarette me prit au nez, on sentait fort l'absinthe. Et quel vacarme ! On se serait cru au marché de Barbès, ça caquetait de partout, on entendait à peine la musique. J'accostai un serveur déjà bien chargé, expliquai rapidement qui j'étais : il m'indiqua du coude un escalier tout au fond de la salle qu'il me fallut traverser en zigzaguant entre les obstacles matériels et humains.

*Ah oui, le locataire ! J'ai un petit moment, ça tombe bien. Il est déjà monté ? Bon. Allons voir la situation. Eh bien, un parisien de bonne famille, à peine un peu plus âgé que moi.*

*- Alain Lavigne, je suis le fils de la patronne. Vous devez être Monsieur Mérian.*

*- En effet. C'est moi qui ai téléphoné pour louer la chambre.*

*- C'est celle de gauche, je dors dans celle de droite. Les toilettes sont au premier. Vous pouvez manger quand vous le désirez, mais je vous conseille d'être là avant six heures et demie, après ce sera difficile de trouver une place.*

*- Merci beaucoup. Vous ne devez pas vous ennuyer dans une ambiance pareille.*

*- Ouais...*

*Ah mon ami, si tu savais ce que c'est que d'être serveur ici, tu tiendrais un autre type de discours, je te le garantis ! Bon, les clients attendent et la salle ne désemplit pas, il faut que je redescende. Et c'est reparti pour un tour !*

Je pris possession de mes nouveaux appartements. Simplicité et sobriété étaient de rigueur : un lit et une table adjointe de sa chaise en constituaient le seul mobilier. J'avais par contre une petite terrasse avec une vue magnifique sur Paris.

J'étais en train d'écrire quand six heures sonnèrent au clocher du Sacré-Cœur. Plus précisément, je recyclais un brouillon peu prometteur en une petite balle de papier, que je fis atterrir sur le tas déjà conséquent d'essais avortés. Ce ne serait pas encore aujourd'hui que je trouverais l'idée qui illuminerait mon esprit de toute sa clarté. Je vérifiai que j'étais présentable – chose nécessaire lorsque l'on vient de passer plus d'une demi-heure à chercher son sujet – puis je descendis pour me restaurer et prendre des forces pour ce qui allait être sans doute une nuit blanche d'écrivain.

Lorsque j'arrivai, j'aperçus une table libre et m'y assis. Alain, le fils de la patronne, vint prendre ma commande. Je lui demandai une entrecôte accompagnée de sa garniture, avec un bock pour le coup. Et en attendant, je me fondis dans l'ambiance du lieu.

Il me sembla qu'il y avait légèrement moins de monde : cela restait toutefois suffisant pour que l'on ne s'entende pas parler. Je ne percevais que des bribes de conversation : sport, politique, arts, les gens s'entretenaient de tout. Et quelquefois, des individus extérieurs à la discussion s'invitaient, donnaient leur avis sans que cela n'offusque personne. Ce mélange de vapeurs éthyliques et de nicotine me grisait à présent : les volutes de fumée enveloppaient, modifiaient les formes et on eût pu croire qu'elles dansaient elles aussi au rythme effréné de l'accordéon. Quelle drôle d'impression ! Moi, le citadin, habitué des dîners mondains dans les restaurants chics des Champs-Élysées où parfois j'étouffais, je me délassais, mon corps quittait peu à peu sa raideur habituelle. Alors que je me perdais dans les limbes de mes pensées, Lavigne m'apporta mon plat et ma bière. Je le remerciai, d'un ton encore un peu absent, et commençai à manger. La bière portait une douce amertume, qui acheva de me détendre. La cuisine était succulente, mais j'interrompis plusieurs fois mon repas pour replonger dans cette délicieuse atmosphère.

*Il est vraiment sous le charme. Regarde-moi ça, il zeyute dans toutes les directions, il s'emplit les narines des émanations de l'absinthe, il interpelle les gens, prend part aux discussions. Que lui arrive-t-il ? Je donnerais cher pour partager son enthousiasme.*

Il était tard quand je remontai dans ma chambre, fourbu, avec les yeux qui picotaient, mais heureux. Profondément heureux. Je crois pouvoir dire que jamais, je n'avais encore ressenti un si grand bonheur, ce sentiment d'avoir réussi sa journée, sans fausse note. Je m'effondrai sur mon lit, encore tout habillé et m'endormis rapidement. Au diable l'écriture, on n'allait pas terminer sur un échec.

*Il est sympa ce Mérian. J'ai passé mon quart d'heure de pause avec lui, à sa table. C'est un type bien. Il possède en lui le côté huppé du grand parisien, mais il semble vouloir s'en débarrasser. C'est comme un fardeau qu'il porte. Il m'a dit avant de remonter :*

*- Vous avez une sacrée chance d'être ici, Alain. Je donnerais vingt ans de ma vie pour vivre ici.*

*Sérieusement. Alors là, c'est le pompon. Ne se rend-il pas compte de la chance qu'il a d'être libre comme l'air ? Existe-t-il un plus beau métier que le sien ? Écrivain ! On est le plus heureux des hommes, quand on est écrivain. On dépeint librement l'humanité, ses vertus et ses vices, on savoure le silence et la solitude. En plus, il a choisi, non ? Contrairement à moi. Voie sans issue ?*

Je ne suis pas sûr que l'on puisse dire que j'ai réellement eu le choix. Ce que je reconnais, c'est que j'ai docilement pris la direction que l'on voulait me voir prendre. Le « on » désigne ici ma famille. Au lycée, j'avais gagné quelques concours d'écriture et j'étais meilleur en français qu'en mathématiques. Et quel prestige, pour la famille Mérian, les vieux bourgeois en décrépitude, de retrouver leur gloire passée à travers un fils prodige de l'écriture.

Étais-je vraiment fait pour cela ? Je ne saurais dire. Aimais-je ma vie ? Sincèrement, non. Certes j'avais une situation commode, des contacts dans le Grand Paris, un appartement dans les Marais. Oui, mais je me sentais vide à l'intérieur de moi-même. Plus grave encore, je peinais à écrire. Je n'étais plus inspiré. Pour moi, l'écriture devait être une activité propre à la détente, sans but précis. L'avoir transformée en gagne-pain ne m'avait pas réussi. Plus que tout, je m'ennuyais. En dehors du cercle - restreint - de mes connaissances, je ne voyais personne. Jamais de fantaisie, toujours les mêmes discussions, la monotonie rythmait mes journées.

Je me levai de bon matin pour aller faire un tour dans le quartier. Qui sait, peut-être croiserais-je au détour d'une rue une idée perdue cherchant un écrivain.

Autour de moi, Montmartre se réveillait gentiment. Les balayeurs nettoyaient les restes de la nuit passée, les gamins couraient à l'école en bousculant les passants, les pigeons folâtraient devant le Sacré-Cœur et d'en bas montait la clameur du Grand Paris : Montmartre était un îlot tranquille qui surplombait les flots de voitures et de touristes. Seuls quelques-un, en mal d'authenticité, gravissaient la butte pour se purifier de l'orgie commerciale des grandes avenues.

*Des rares fois où je suis descendu dans le Grand Paris, j'en suis revenu émerveillé, avec des étoiles dans les yeux. Là-bas, c'est la modernité. L'aventure commence dans la bouche de métro et se poursuit lorsque vous ressurgissez à l'air libre, au milieu des*

*grands boulevards. On croise enfin d'autres visages que des artistes qui ont partiellement ou totalement perdu la tête et qui vous répondent par des propos incompréhensibles ou incohérents. Là-bas seulement vous avez l'impression de faire partie intégrante de Paris. Mieux, vous vibrez avec elle.*

Vers midi, je rentrai bredouille de ma chasse aux idées. L'air frais et pur de la butte ne m'avait guère aidé. Peut-être fallait-il se faire une raison. Quand je pénétrai dans le cabaret, il était encore désert. Dans un coin, près de la scène, caché sous une couverture, je devinai un piano. J'en avais fait quelques années dans ma jeunesse, mais Bach et Mozart ne me convenaient guère et m'ennuyaient plus qu'autre chose. Ce que j'aimais, moi, c'était le jazz, marteler des accords, improviser, pousser l'antique mécanique dans ses retranchements pour obtenir ses possibilités maximales. Je me souvenais d'un morceau en particulier que j'entendais enfant à la radio : « Summertime » de Gershwin. Je jetai un rapide coup d'œil autour de moi, comme le garnement avant son mauvais coup, et voyant que la voie était libre, m'installai pour jouer quelques notes.

Dès les premiers accords, je me laissai aller. C'était un vieux Pleyel des années 30, mais qui rendait un son rond et chaud. À mesure que mes doigts naviguaient sur le clavier, mes soucis s'envolèrent. Quelques notes sonnaient un peu faux, mais cela n'était pas sans donner un certain cachet jazzy au morceau. J'étais tellement absorbé que je n'entendis pas Alain arriver derrière moi. Enfin, je plaquai l'accord final et achevai sur un petit glissando.

*- Magnifique ! Vous jouez comme un dieu !*

*- Oh, vous savez, ce n'est rien d'incroyable.*

*- Vous nous rejoueriez ça en fin d'après-midi ? Les clients apprécient toujours ce genre de prestation.*

*- Euh, je ne suis pas sûr que...*

*- Si, si, j'insiste !*

*Je n'aurais jamais cru qu'un gars comme lui jouerait du jazz. Comme quoi les apparences sont trompeuses.*

*- Allez, je vous paye un verre ! Une absinthe, ça vous dit ?*

*- Pourquoi pas ?*

Autour de notre absinthe, nous parlâmes de nos vies respectives. De nos déceptions, surtout. Alain Lavigne montrait une fascination pour Paris et pour la vie que je menais. Il me parla aussi des artistes qui chantaient ici : Edith Piaf, Charles Aznavour, Jacques Brel, et parfois un jeune guignol - « Sardou, je crois » - qui venait poétiser avec sa

guitare. Je ne comprenais pas comment il pouvait ne pas apprécier cet endroit, cette atmosphère, ces rencontres. La nature humaine est parfois étrange.

Nous avions peut-être un peu trop bu, car au bout d'un moment ma tête commença à tourner et le cabaret fit de même. Nous titubions, cherchant des mains un appui et nous manquâmes plusieurs fois de nous étaler sur le carrelage. Nous montâmes à tâtons les marches de l'escalier et arrivâmes miraculeusement à nos deux chambres. J'entrai dans la première qui se présenta, me dirigeai vers le lit et m'y écroulai.

*Six sons de cloche. Six coups de marteau sur mon crâne. Je me relève doucement et mes idées se remettent gentiment en place. J'ai dormi à peu près quatre heures. Je réalise subitement que je devrais être en bas. Les clients doivent être déjà là ! Que dira Maman, quand elle saura que je suis resté dans ma chambre ? Mais... Est-ce vraiment ma chambre ? Je ne reconnais pas ce mobilier. On dirait... Oui, c'est ça, c'est la chambre de Marc, la chambre d'à côté. Qu'est-ce que c'est que tous ces papiers chiffonnés qui jonchent le sol ? Des brouillons, bien sûr. Et si je lui trouvais une idée ? Non, c'est absurde. Tout de même. Ça pourrait lui faciliter le travail. Des pistes qu'il pourrait choisir ou non de suivre. Serait-ce malhonnête ? Serait-il fâché ? La tentation est trop grande, ma main frémit. Je saisis la plume et commence à écrire.*

Ça n'était pas ma chambre, mais celle d'Alain. Ou bien rêvais-je ? J'étais quelque peu déboussolé. C'était comme si un gong avait retenti six fois dans ma tête. De l'air, il me fallait de l'air. Encore groggy par l'alcool, je marchai lentement jusqu'à la fenêtre en tentant de remettre un peu d'ordre dans mes pensées éparpillées. Je l'ouvrai en respirant à pleins poumons. Devant moi s'étalait la capitale, fière d'étendre ses ramifications jusqu'à l'horizon. Et alors, j'assistai à un spectacle sublime.

Tandis que les derniers rayons de soleil offraient leurs ultimes caresses à la belle Paname, les lumières apparurent. D'abord, ce ne fut que quelques fenêtres isolées, puis, le jour déclinant jusqu'à disparaître, l'éclairage public entra en scène. Des grandes avenues jusqu'aux petites ruelles, la Fée Électricité se faufila partout. Les automobiles entrèrent à leur tour dans la danse et enfin se produisit l'apothéose : la Tour Eiffel, grande dame de fer, s'éclaira subitement et commença à balayer son royaume de ses deux fanaux. Paris avait repris, et pour une nuit de plus, son titre de Ville-Lumière.

J'étais émerveillé. Heureux, tout simplement. Soudain, j'entendis une petite voix dans ma tête qui me dit : « Et si tu restais ici ? Pourquoi te raccroches-tu à cette vie qui ne te rend pas heureux ? »

C'était vrai. Je ne demandais rien de plus que de rester ici, dans ce cabaret, à discuter avec des individus marginaux, à écouter Patachou et consorts, à admirer la ville prendre son habit de lumière et pourquoi pas à m'éclater au piano. Mais mon espoir fondit rapidement, quand je repensai à la mine patibulaire de mon éditeur qui attendait toujours un texte.

Je sortis de la chambre d'Alain pour rentrer dans la mienne. Quelle ne fut pas ma surprise de voir Alain assis à mon bureau, la plume à la main, couchant sur le papier d'une écriture appliquée mille mots en farandole. Sans s'arrêter.

*Ma main écrit toute seule et je la laisse aller. L'histoire se construit peu à peu, les éléments s'imbriquent les uns dans les autres. Il n'y a pas à réfléchir, c'est évident. J'écris l'évidence. L'intrigue prend forme, les personnages aussi. Ma main travaille de concert avec mon cœur. Je n'en suis que le chef d'orchestre.*

Brusquement, le téléphone à l'étage inférieur nous rappella tous les deux à la réalité. Quelqu'un décrocha, puis après un petit moment m'appella :

- Monsieur Mérian, c'est pour vous ! Un certain Monsieur Villemont !

Je dévalai l'escalier et pris le combiné :

- Oui, Marc Mérian à l'appareil ?

- Ah, Mérian, mon petit, comment allez-vous ? Revenez-vous bientôt parmi nous ?

- Hum, je crois que je vais prolonger mon séjour. J'y suis très bien.

- Ah ça mon petit, c'est la magie de Montmartre ! Mais que dira le patron ?

- Ne vous en faites pas pour ça, j'ai rencontré quelqu'un que je me dois de lui présenter. Un camarade d'impasse, si je puis m'exprimer ainsi...

- Alors à bientôt mon petit ! Ravi que vous en soyez sorti !

**FIN**